



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

Torkild Rieber, la face sombre de l'or noir

Président de la compagnie Texaco, Torkild Rieber entretint des liens étroits avec Franco et le régime nazi, au point de tenter d'orienter la diplomatie du président Roosevelt.

« Ma seule erreur a été de trop parler. » En cette fin du mois d'août 1940, une réunion houleuse se tient au 26^{ème} étage du Chrysler Building, en plein cœur de Manhattan, le siège new-yorkais de la Texaco. Une vingtaine de personnes ont été convoquées, les principaux cadres dirigeant de la compagnie pétrolière, bien sûr, mais aussi les poids lourds de la finance new-yorkaise représentant les gros actionnaires et les banquiers de l'entreprise. Tous sont réunis pour statuer sur le sort de Torkild Rieber, le tout-puissant patron de la Texaco depuis 1935. A 58 ans, cet homme au visage un peu lourd et très peu connu du grand public est sous les feux de l'actualité. Quelques jours plus tôt, le très sérieux New York Herald Tribune a en effet jeté

un beau pavé dans la mare en révélant les discrets contacts que l'industriel entretient, à New-York même, avec des envoyés de Goering, et ce, alors même que les Etats-Unis ne font pas mystère de leur soutien à la Grande-Bretagne en guerre ! « Terminez-en avec ce type » s'est exclamé depuis la Maison Blanche le président Roosevelt, au comble de l'exaspération. Ce que le président ne sait peut-être pas, mais que Rieber, lui, soupçonne grâce à ses contacts allemands, c'est que la fuite au New York Herald Tribune a été savamment orchestrée par William Stephenson, le chef de l'antenne new-yorkaise des services secrets britanniques. C'est lui en effet qui a transmis au journal un dossier complet sur les « rencontres » de Rieber.



Car à Londres aussi, on a décidé d'en finir avec cet industriel sulfureux qui continue en toute impunité à vendre du pétrole aux Nazis. Plutôt qu'une liquidation définitive, délicate en raison du calibre de la cible, les services de sa Majesté ont opté pour une méthode plus douce mais tout aussi efficace : le scandale.

Au sommet du Chrysler Building où chacun a en mémoire les révélations du New York Herald Tribune, deux clans, en ce jour d'août 1940, se font face : d'un côté les « new yorkais », les financiers et les banquiers, dont de nombreux juifs, choqués par les accointances de l'industriel et décidés à le lâcher pour ne pas se mettre à dos les autorités américaines ; de l'autre, les cadres dirigeants de Texaco. Venus de Houston, ils doivent toute leur carrière à Torkild Rieber et penchent plutôt pour un compromis : une mise à l'écart provisoire, dans un placard doré, le temps que l'affaire se calme. Un homme fait cependant pencher la balance : William Starling Sullivan Rodgers, directeur général de Texaco et patron des ventes aux Etats-Unis. Cet anglophile déclaré n'a jamais supporté Torkild Rieber qui a eu l'audace de lui souffler le poste

de président du conseil d'administration. Une bonne raison pour en finir avec lui. Au soir du 26 août 1940, l'affaire est réglée : Torkild Rieber, mis en minorité, est contraint de quitter son poste.

Les luttes de clans, l'industriel du pétrole a pourtant toujours su en jouer à son profit, lui qui a fait une grande partie de sa carrière à l'ombre de Joseph S. Cullinan, le très autocratique fondateur de la Texaco. Lorsqu'il rejoint la compagnie au début des années 1910, celle-ci a devant elle un avenir prometteur. Fondée en 1901 au lendemain des fabuleuses découvertes de pétrole à Spindletop, en plein cœur du Texas, elle est tenue d'une main ferme par Cullinan. Né en 1860 en Pennsylvanie, ce descendant d'immigrés irlandais a commencé à travailler dans le pétrole à 14 ans avant de se mettre au service de la très puissance Standard Oil de Rockefeller. Plus tard, la même Standard lui a donné un petit coup de pouce financier pour monter sa première affaire pétrolière, espérant par ce moyen contourner la législation antitrust qui finira par l'abattre. Puis est venue la découverte du pétrole texan et la création de la Texaco, avec une brochette d'hommes



d'affaires texans. Au début des années 1910, ayant racheté sa concurrente Red Star Oil Company - dont elle a repris le célèbre logo à l'étoile rouge - la Texaco fait figure de première compagnie pétrolière du Texas. Sa prospérité, elle la doit notamment à ses ventes d'essence aux planteurs du Sud, qui ont choisi de mécaniser leurs exploitations plutôt que de faire travailler une main d'œuvre noire devenue coûteuse depuis l'abolition de l'esclavage.

A la Texaco, Torkild Rieber, lui, est entré par une voie plutôt inhabituelle dans le monde des pétroliers : la mer. Né à Voss, en Norvège, en 1882, ce fils d'un petit industriel du bois a, comme Cullinan, commencé à travailler à 14 ans, renonçant à la carrière que lui destinait son père au sein de l'entreprise familiale pour s'embarquer à bord d'un bateau de commerce. Cinq ans plus tard, à l'âge de 19 ans et après avoir préparé seul les examens, cet autodidacte à la volonté de fer est devenu officier de la marine marchande avant de prendre en 1903 son premier commandement. Cinq ans durant, il a assuré la liaison entre l'Europe et les Etats-Unis mais aussi entre les ports américains. C'est à cette occa-

sion qu'il est entré en contact avec la Texaco dont il a convoyé les cargaisons de pétrole. En 1909, la compagnie, en quête de compétences nouvelles, lui a proposé de bâtir un grand terminal pétrolier à Bayonne, dans le New-Jersey. Un défi de taille pour ce meneur d'hommes exceptionnel qui n'a aucune qualification d'ingénieur ! Et dont il s'est acquitté avec un tel talent que Joseph S. Cullinan l'a venir au siège texan de la compagnie pour travailler à ses côtés.

Las ! En 1913, l'emblématique patron de la Texaco quitte l'entreprise qu'il a fondée. Depuis quelque temps en effet, Cullinan ne cesse de se heurter aux financiers new-yorkais qui sont entrés dans son capital. Ils lui reprochent ses méthodes autoritaires, son absence totale de considération pour les financiers et ses idées saugrenues, comme ce pavillon noir qu'il a fait hisser sur le toit du building du siège en guise « d'avertissement aux privilèges et à l'oppression ». L'affaire se noue lors d'une assemblée générale électrique où les opposants de Cullinan sont majoritaires. Mis en minorité, celui-ci est contraint de démissionner. Il emmène avec lui une poignée de fidèles, dont Torkild Rieber.



Durant les quatorze années suivantes, l'ancien commandant de la marine marchande participe aux nouvelles aventures pétrolières que Cullinan a lancées avec succès au Texas. Mais en 1927, Texaco le rappelle pour superviser ses installations de production et de raffinage. Devenu membre du comité de direction, celui que l'on surnomme en interne le « Capitaine Rieber » amorce son ascension vers le pouvoir suprême. Une ascension que les luttes d'influence qui émaillent à intervalles réguliers l'histoire de la Texaco contribuent à accélérer. Au début des années 1930 en effet, avec la crise économique mondiale, les ventes de la compagnie commencent à baisser dangereusement, dressant une nouvelle fois les « spéculateurs new-yorkais » aux pétroliers texans, les financiers aux hommes de terrain. Entre 1933 et 1935, trois présidents se succèdent. Jusqu'à ce jour de 1935 où le conseil d'administration unanime décide de faire appel à Torkild Rieber.

Homme à poigne, le « capitaine » a vite fait de mettre un terme aux luttes de clans qui paralysent la compagnie. Laisant sa femme et ses deux enfants à Houston, où il habite, il s'installe à New-York - où il

loge à l'année dans une suite d'hôtel - et entreprend de faire de cette compagnie implantée essentiellement au Texas et dans le New-Jersey, une compagnie d'envergure nationale. Ouverture de raffineries dans l'Ouest des Etats-Unis, acquisitions de concurrents, création d'un réseau de stations-service présent sur l'ensemble du territoire national : en l'espace de quelques années, la firme à l'étoile rouge change de dimension. Dans le même temps, Rieber entreprend de diversifier ses sources d'approvisionnement, prenant des participations dans des champs pétroliers d'Amérique du Sud et du Moyen-Orient.

Dans la seconde moitié des années 1930, avec 7000 puits exploités, 23 raffineries et une flotte d'une cinquantaine de tankers, Texaco s'est imposée comme l'une des toutes premières compagnies pétrolières américaines et Torkild Rieber comme l'une des grandes figures de l'industrie pétrolière américaine. L'homme, pourtant, est discret. Peu connu du grand public, se contentant d'un train de vie modeste - il n'a ni résidence secondaire ni yacht et se verse un salaire annuel de 75 000 dollars -, il ne vit que pour son travail. Le maga-



zine Time, qui lui consacre sa une en 1936, le décrit assis à son bureau, « un globe terrestre à sa droite, un téléphone à sa gauche, des cartes derrière lui sur le mur, entièrement dédié à sa tâche. » A son métier de tycoon du pétrole, Rieber se dévoue effectivement sans compter, ne s'embarrassant guère de scrupules quand il s'agit de vendre de l'or noir. Comme un certain nombre d'hommes d'affaires américains, à l'image d'un Prescott Bush, l'un des piliers de l'Union Banking Corporation chargée de gérer les investissements de l'industrie allemande aux Etats-Unis et devenue une porte d'entrée de l'influence nazie outre-Atlantique, le patron de Texaco considère avec sympathie les régimes fascistes européens, un gage de stabilité à ses yeux, et entend bien continuer à faire du commerce avec eux. En 1937 ainsi, il fait livrer de très importantes quantités de pétrole au général Franco. Pris à partie par l'administration Roosevelt qui ne tolère pas ce viol caractérisé de la neutralité américaine, il contourne la loi en organisant un vaste trafic passant par la Belgique et l'Italie.

Mais c'est surtout avec les représentants de l'Allemagne na-

zie que Torkild Rieber entretient les relations les plus étroites. Au début de l'année 1940, arrive à New-York le docteur Gerhard Alois Westrick. L'homme, officiellement, est le nouveau conseiller commercial de l'ambassade d'Allemagne. En réalité, cet ancien agent secret venu une première fois aux Etats-Unis en 1916 pour mettre sur pied un réseau d'espionnage, a reçu pour mission de nouer des liens parmi les hommes d'affaires américains susceptibles de servir de relais d'influence auprès de la Maison Blanche. Le patron de Texaco est l'un de ses tout premiers contacts. Depuis 1936, cet homme sans aucun sentiment antisémite mais qui ne cache pas son admiration pour le régime de Hitler livre régulièrement du pétrole raffiné à l'Allemagne. Par l'intermédiaire de Nikolas Bensmann, le représentant de Texaco en Allemagne et par ailleurs agent de l'Abwehr, il a des contacts fréquents avec l'entourage du Maréchal Goering, qui a mis la main sur des pans entiers de l'économie allemande. A plusieurs reprises, Rieber s'est cru autorisé à faire passer des messages à Berlin assurant que jamais les Etats-Unis n'entreraient en guerre. Mais le conflit qui a éclaté en Europe a



changé la donne. L'engagement de plus en plus marqué de Roosevelt auprès de la France et de la Grande-Bretagne et le blocus maritime à destination de l'Allemagne nécessitent désormais d'agir avec prudence. Depuis 1939, c'est donc par des ports neutres d'Europe ou d'Amérique Latine que la Texaco livre son pétrole à l'Allemagne, les règlements s'effectuant de manière soit clandestine, soit en nature contre des tankers neufs transitant par l'Amérique latine. « Rieber rend des services considérables à la cause allemande », écrira Bensmann à ses supérieurs en 1940.

A New-York, Gerhardt Alois Westrick a donc des contacts réguliers avec Torkild Rieber, comme il en a avec ces autres amis de l'Allemagne que sont Henry Ford, à l'antisémite déchaîné, James D. Moosey, l'un des dirigeants de General Motors, ou bien encore Sosthenes Behn, le patron de l'IT&T, un pro-nazi convaincu qui s'est réjoui publiquement de la défaite de la France. Westrick, à qui Rieber a mis gracieusement une voiture à disposition, ne ménage ni son temps ni ses efforts pour convaincre ses amis industriels de ne pas livrer de matériel aux Anglais. Avec

peu de succès il faut le dire, les affaires restant les affaires... A Torkild Rieber, l'envoyé allemand assigne une autre mission : être le porte-parole des intérêts allemands auprès de la Maison Blanche. En juin 1940, l'industriel est ainsi reçu par Roosevelt à sa demande. Il est porteur d'un message - sans doute de Goering - invitant les Etats-Unis à ne plus soutenir la Grande-Bretagne, militairement condamnée, mais à signer avec l'Allemagne un vaste plan de paix dans lequel les Etats-Unis se verraient ouvrir un accès illimité au continent européen placé sous l'hégémonie de l'Allemagne. Une utopie parfaite que Roosevelt, qui sait tout des manœuvres de Rieber, s'empresse de refuser et qui scelle le sort de l'industriel... Brutalement écarté de la direction de Texaco en août 1940, Torkild Rieber poursuivra sa carrière dans l'industrie pétrolière et mourra en 1968.

Tristan GASTON-BRETON,
Historien d'entreprises
tgastonbreton@elzear.com